

La Belgique en France

La noble et touchante proclamation du gouvernement du roi Albert au peuple belge aura dans le monde entier et jusque dans les siècles à venir le plus profond retentissement: un peuple demandant l'hospitalité à un autre peuple après s'être sacrifié pour lui, j'ai beau chercher, je ne trouve, dans le passé, rien qui puisse être comparé. Et je ne trouve rien, non plus, qui puisse être comparé à la violence affreuse d'une grande puissance essayant d'exterminer une petite puissance parce que celle-ci a voulu vivre libre, rester fidèle à sa parole et à la loi de l'honneur. Quelle que soit l'issue du conflit actuel, un jour viendra où la "justice immanente" appellera de tels faits à son tribunal, et quelle comparaison, quel contraste, alors, entre les deux actes qui s'opposent et qui sont en fonction l'un de l'autre: l'Allemagne ruinant et détruisant, tandis que la France recueille et sauve!

énervé; la victoire et la confiance sont auprès d'eux. Ils délivrent pied à pied la terre française, ils s'approchent du territoire belge; comme en 1792, ils y seront accueillis en libérateurs, et l'union fraternelle des deux peuples sera scellée pour toujours par les luttes communes et les communes victoires. Une carte nouvelle de l'Europe se dessine au nom de la liberté et de l'indépendance des peuples; une Belgique plus forte sera la sœur à jamais préférée d'une France reconstituée.

GABRIEL HANOTAUX, De l'Académie française.

L'Homme qui est là...

C'est un Bavaïrois. Sur l'oreiller descendu, sa grosse tête met la brossaille rousse d'une barbe épaisse. Clos d'une paupière lourde, l'œil parfois s'ouvre et darde un regard inquiet. De douleur, d'effroi ou de haine, un rictus tord sa bouche fiévreuse. Il est fort et long sous le drap immobile. Dans ce corps atterré, on devine la résistance, la volonté, la puissance encore de nuire; mais une plainte rauque monte de lui. Et comme c'était mon devoir, je me suis approché. Seul Allemand dans cette immense salle d'hôpital, il nous est arrivé le matin. Il vient de Charleroi, de la Marne et de l'Aisne. Son casque défoncé est rangé dans le vestiaire des entrées, avec son uniforme en lambeaux. Il s'agit d'oublier cette vision, de détacher l'homme de l'ennemi. Et dans ce lit frais, cette belle chemise écarlate, il est comme tous nos blessés. Le médecin l'a vu. Il guérira. Mais il faut maintenant le panser et doucement le tenir.

précisément peut-être un fils de ces mêmes Bavaïrois dont l'uniforme azur et le casque à chenille noire ont fait la terreur déjà, la ruine et l'inconsolable affliction du cher village où je suis né? Oui, en moi qui ne peux voir sans compatir une tristesse dans l'œil d'un chien, soudain c'est un étrange entrecroisement. Et je me sens incapable, et comme un scrupule, d'avoir seulement l'air de pardonner ainsi aux horreurs du présent comme à celles du passé. Mais la voix murmure encore: — Eh bien?... Hâtons-nous. Voyez ce qu'il souffre. En effet, c'est une plainte encore, mais combien autre cette fois! Non plus la plainte rauque, avec je ne sais quoi de quand même menaçant, mais quelque chose d'immensément misérable, d'humilié, d'enfantin, de suppliant. Est-il permis, est-il possible, de rester sourd à ce cri-là? Que va-t-il devant lui les plus solides et légitimes raisons? Et alors à moi aussi, que s'est-il alors passé en moi? Ce qui se passe à cette heure dans l'âme même de toute cette France, qui avec les autres gloires aura celle d'une miséricorde infinie. J'ai éprouvé qu'il fallait de la probité humaine; que si l'on s'écoutait, on perdrait du droit de flétrir les autres; que pour être dignement français, il est beau de se vaincre aussi soi-même. A l'œuvre donc, ma Sœur. Ne crains rien, pauvre diable que je hais. Dans certains cas, la pitié est une forme du courage. Je l'aurai. Et je vais toucher, aussi doucement que possible, cette énorme patte velue, qui, j'en suis sûr, a pillé, incendié, assassiné.

ALEXANDRE HEPPE.

Veillée d'Automne

La petite gare est silencieuse, dans le calme d'une fin de journée d'automne. Les automobiles s'alignent le long du trottoir, et déjà la foule muette des gens du voisinage se masse docilement, à droite et à gauche de la route, sous le geste amical d'un gendarme. On attend un convoi de blessés. —C'est vous qui prenez la garde, ce soir, dans la salle no 5. ? me demande le médecin-major. —Oui, docteur. —Vous aurez les nouveaux venus. —Combien, aujourd'hui? —Trente-cinq. La gare s'est remplie, sans bruit. Le personnel de l'hôpital, les brancardiers, les propriétaires des automobiles réquisitionnées. Le train entre en gare; il s'est vidé en route. Il ne reste plus, dans les wagons l'arrière, que les blessés qui nous étaient signalés; trente-trois hommes, un sergent-major et un lieutenant forestier. Les blessures ne semblent pas graves. Des bras en bandoulière, des mains enveloppées, quelques jambes qui traînent. Uniformes gris de poussière, figures terreuses où seuls brillent les regards, encore pleins de la fièvre des derniers combats. —Il y a longtemps que vous êtes partis du front? —Hier, à deux heures après-midi. —Alors, le voyage, pour ceux-là, n'aura pas été trop dur! —Et vous venez? —De R... dans l'Aisne. Le médecin-major presse le mouvement. Dociles, les hommes obéissent. Patients, ils attendent leur tour. On les fait monter, par quatre, dans les autos. Le moins atteint, sur le siège, à côté du chauffeur. Un seul nécessite le secours des brancardiers. —Blessé... grièvement? —Non, des douleurs. Les reins cassés, les jambes ankylosées... Trois jours et trois nuits dans une tranchée pleine d'eau... Pauvre diable! On l'emporte. On le couche sur une automobile découverte. Je monte, avec un monsieur de bonne volonté, pour maintenir le brancard. —Des yeux angoissés nous suivent longtemps!... A l'hôpital, toutes les dames de la Croix-Rouge sont à leur poste. Les lits sont prêts, les baquets pleins d'eau tiède pour le lavage des pieds, qui est le premier pansement utile. C'est la va-et-vient habituel, sans bruit, des infirmiers et des aides, chacun faisant sa tâche, portant l'eau, les éponges, les serviettes, tandis que les infirmières en chef préparent les bains antiseptiques pour le changement des pansements individuels et le nettoyage

des blessures. En moins d'une heure, les trente-trois soldats sont couchés, prêts à être pansés. On a donné deux chambres aux officiers. C'est maintenant la visite des majors, sous la direction du médecin-chef. Toutes les plaies sont examinées avec soin, des ordres précis donnés aux infirmières attentives. Sept heures. Les camarades qui sont là depuis huit ou dix jours, presque guéris déjà, reviennent de la soupe et se mettent au lit, sans tapage. Une heure après, les pansements sont terminés, les infirmières se retirent, le silence se fait, troublé à peine de quelques ronflements. Je prends la garde à neuf heures. Je me suis improvisé un costume d'infirmier: des chaussures, une grande blouse blanche, un bonnet de police. Une seule lampe électrique, tamisée de papier bleu, éclaire la salle, où 75 soldats blessés sont endormis. Au plafond, les grands lustres sont enveloppés et font des masses sombres. Au dehors, par les grandes baies vitrées, le ciel étoilé scintille; un clair de lune reposant argente la mer, qui semble avoir apaisé sa voix pour ne pas troubler un repos si bien gagné! Et je ne puis m'empêcher de songer qu'il y a deux mois et demi, dans cette salle, éclatante de lumière, à cette même place où sont rangés ces lits de douleur, des tables fleuries accueillait la foule des diners; les infirmières d'aujourd'hui, dont beaucoup portent des chapelets, se paraient alors de sautoirs de perles!... Quel contraste!... Et quelle force possède un pays qui, du jour au lendemain, sans même que changent les visages, peut, d'un casino, d'un lieu de fête, faire un hôpital modèle, admirablement organisé. Je fais ma ronde, j'inspecte les visages crispés, je tâte le pouls de quelques agités, je redresse les couvertures tombées. Le sommeil s'est emparé de ces cervicels, remplis de visions tragiques, et, plus fort que le mal, anéantit les corps brisés. Qu'ils étaient heureux tout à l'heure, ces braves petits gars, de se glisser dans des draps blancs, d'allonger leurs jambes recroquevillées par les nuits d'attente dans les tranchées... Une tête bandée se dresse au moment où je passe. —Monsieur?... Je boirais bien quelque chose!... —Ce que vous voudrez, mon ami, café, lait, citronnade?... C'est la citronnade qui l'emporte. Je le sers et nous causons. —Eh bien, vous les avez vus, les "Boches"...? —Oh! oui, Monsieur. On les aura, vous pouvez être sûr, on les aura!... Mais ils ont du vice, allez!... Il nous en jouent, des tours!... Seulement, maintenant, ça ne prend plus, on les connaît. Regardez s'ils ont des beaux gants de laine, et de belles blagues à tabac!... J'ai chippé ça à un que j'ai descendu!... Son œil s'est animé, je sens qu'il va trop parler, et moi-même je me laisserais prendre à l'intérêt de son récit; il faut qu'il repose. —Demain, mon ami, vous me raconterez... Dormez. Etes-vous bien? —Si je suis bien!... Ah! monsieur, deux mois qu'on ne s'est pas couché!... Je donne encore quelques soins et je prends place dans un fauteuil d'osier, le plus près possible de ma petite lampe bleue, et je lis, je relis plutôt, les pages écrites par Mirbeau sur Guillaume II... Elles sont d'une actualité farouche et énglante... A onze heures, je dois donner un cachet de salicilate à un blessé. L'infirmière de garde vient me le rappeler. Mais il dort si bien... J'obtiens de ne pas le réveiller. On verra plus tard. Pour passer le temps, puisque mes malades reposent, je fais des rondes dans les autres salles. Chacun est à son poste. Des gens de bonne volonté qui, comme moi, non mobilisables, se sont offerts spontanément. Ainsi vitégnés, les blessés guérissent vite. Ils ont tant de hâte de retourner sur le front... Trois heures du matin. Je descends dans les cuisines mettre sur le feu le café que j'ai préparé avec soin, et qui me tiendra éveillé jusqu'à sept heures du matin, heure à laquelle je puis quitter mon service. Et cela me change des nuits de veille à la chasse aux canards, puisque mon fusil, par ordre, demeure, cette année, au râtelier. Mais je me suis fait des amis; on est copains, on cause, et je sais des détails inédits sur la guerre, que je vous raconterai

quand on pourra parler. Je connais le cahier de notes d'un soldat, écrit au jour le jour, depuis la mobilisation, et qui donne une physiologie saisissante des combats d'août et de septembre. Mais, en voilà un qui ne peut pas se lever. Je viens à son aide. Le jour point déjà derrière les grandes vitres. Et celui-là? Que veut-il? Son pansement est défait. Je remets tout en place, et je le borde comme un petit enfant. J'ai l'impression d'être le père de toute cette famille... Et j'en ai une certaine fierté. Sept heures. Les infirmières arrivent. MICHEL CARRE.

Le siège d'Arras en 1640

On se bat autour d'Arras; ce n'est pas la première fois que cette ville voit de près les horreurs de la guerre, son histoire est là pour l'attester. Ruinée au cinquième siècle par les Vandales, sacagée au neuvième par les Normands, elle eut ensuite l'existence agitée des villes que de puissants voisins convoitent. A la mort de Charles le Téméraire, en 1477, elle vint en la possession de Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, qui avait épousé la fille et héritière de ce prince; Louis XI crut le moment favorable pour s'en emparer, il l'occupa pendant deux ans. Les habitants d'Arras supportèrent mal la domination du roi de France; en 1479, ils s'insurgèrent et l'Artois tout entier revint à la ligne Autriche-Espagne, jusqu'au moment où il fit partie, avec la Flandre et les provinces formant la Belgique actuelle, des Pays-Bas espagnols. Si Arras avait conservé un mauvais souvenir de Louis XI, les rois de France, par contre, en avaient conservé un trop bon souvenir pour ne pas désirer voir cette ville entrer dans le domaine de la Couronne. La guerre de Trente ans parut l'occasion attendue pour obtenir ce résultat et en 1640 Richelieu confia aux trois maréchaux La Meilleraye, Châtillon et de Chaulnes, la mission d'aller prendre Arras. Le ville fut investie le 19 juin. Elle avait de puissants moyens de défense, mais on ignorait comment ils étaient répartis, ce qui augmentait les difficultés du siège. Par bonheur, l'armée française comptait dans ses rangs un homme d'une rare audace et d'un grand dévouement: c'était Fabert, alors capitaine des gardes-françaises, cet admirable soldat qui devait un jour, grâce à ses rares mérites, faire fléchir tous les préjugés de caste et être le premier roturier fait maréchal de France. L'intrepide Fabert offrit d'aller aux renseignements; à cet effet, il se travestit en paysan, mit une hotte remplie de légumes sur son dos, et se présenta aux portes de la ville; on l'y laissa pénétrer sans défiance et il put ainsi recueillir de précieuses informations. Tandis que le siège se poursuivait dans des conditions favorables, une armée de dehors vint au secours d'Arras: c'était l'armée espagnole, commandée par le cardinal-infant, fils naturel du roi d'Espagne, Philippe III, et gouverneur des Pays-Bas. Elle vint camper autour des assiégés qu'elle assiéga à son tour, gênant leur ravitaillement en munitions, interceptant les convois de vivres. En présence de cette situation embarrassante, les trois maréchaux étaient fort perplexes; ils se demandaient s'il fallait rester dans leurs lignes ou livrer bataille. Dans leur indécision, ils prirent le parti de consulter sur ce point Richelieu, et ils lui députèrent Fabert. Le cardinal reçut leur envoyé, mais se refusa à leur donner le conseil qu'ils sollicitaient; il se borna à leur faire transmettre cette réponse: "Je ne suis point homme de guerre ni capable de donner un avis sur ce sujet. Lorsque le Roi vous a donné à tous trois le commandement de ses armées, il vous a crus capables, et il lui importe peu que vous sortiez ou que vous ne sortiez pas, mais vous répondez de vos têtes si vous ne prenez pas la ville d'Arras." Paroles mémorables qui définissent nettement les droits et les devoirs de chacun. Néanmoins, ces paroles n'auraient peut-être point tiré les trois maréchaux de leur embarras; ce furent les Espagnols qui s'en chargèrent. Le 1er août, ils se jetèrent sur les lignes du maréchal de Châtillon. Ses collègues coururent à son secours et, après une terrible mêlée, les Espagnols furent repoussés; l'action ainsi engagée continua très meurtrière et acheva leur déroute. Privés du secours extérieur, les habitants d'Arras ne pouvaient plus espérer avoir raison des assiégés; tôt ou tard, la place tomberait au pouvoir de

ceux-ci. Résignés à subir leur sort, ils se refusèrent à l'attendre plus longtemps, dans la crainte qu'une prise d'assaut, toujours accompagnée de violences, ne réduisît la ville de deuils et de ruines; ils forcèrent le gouverneur à capituler. PAUL GAULOT.

L'Intellectuel allemand

Je reçois de Charles Richet, qui est allé en Italie accomplir en faveur de la cause française la belle mission que l'on sait, une lettre fort intéressante dont je détache le passage suivant: "C'est la prodigieuse activité — contre nous — des intellectuels allemands. Ils envoient aux professeurs d'ici des lettres pressantes pour essayer d'établir qu'ils défendent la cause de la civilisation contre les armées du tsar, contre le mercantilisme de l'Angleterre et la sauvagerie des cosaques. Chose curieuse, les journaux allemands et les lettres des Allemands mélangent la France, ils ont la haine de l'Angleterre, la crainte de la Russie; mais vis-à-vis des Français, ils semblent trouver la guerre de revanche toute naturelle." C'est, ajoute Charles Richet, le ton, en Italie, des milieux favorables à l'Allemagne. Je crois que notre savant compatriote est victime d'une illusion qui lui est commune avec beaucoup d'intellectuels français. Eternelle erreur qui consiste à établir des distinctions subtiles, au point de vue de la guerre, entre les diverses classes de la nation allemande; et d'imaginer, par exemple, que les professeurs, les professeurs d'histoire et les grands seigneurs ne ne partagent pas tous cette opinion qu'ils sont les maîtres de la terre et que les peuples ne restent libres que par une tolérance spéciale de l'Allemagne. Et qui consiste encore à supposer des différences dans les sentiments que l'Allemagne éprouve à l'égard de la France, de la Belgique, de l'Angleterre et de la Russie. Il ne faut cesser, au contraire, de répéter, pour ne briser sur aucun point notre force de résistance, que, de l'autre côté du Rhin, la haine contre nous est unanime, et que cette haine est pareille contre tous les humains qui osent s'opposer à la domination allemande. Elle rend le même son chez un socialiste, un professeur d'université ou un général. Le kronprinz nous hait exactement comme nous hait le patron d'une brasserie de Berlin ou de Munich. Ce n'est pas une affaire de condition sociale, mais de race. Un intellectuel allemand de haute catégorie ou un caporal prussien, c'est le même ennemi, irréductible et mortel. L'appel au monde civilisé, publié par l'Agence Wolff, pour protester contre les accusations auxquelles l'empereur et son armée sont en butte, se termine par cette phrase: "Sans le militarisme allemand, la "culture" allemande n'existerait plus." Rien n'établit mieux la cohésion profonde de tout le système dressé contre nous. Le détruire ou être détruit par lui, c'est, à mesure que cette guerre s'avance, et de plus en plus fortement, la seule façon de poser le problème. Chaque transaction, chaque subtilité est une perte pour notre énergie et une sorte de défaite morale. ALFRED CAPUS, de l'Académie française.

termination opiniâtre qui caractérise le peuple anglais, nous serons finalement vainqueurs. Les conditions de paix que nos alliés et nous nous imposons, étoufferont à jamais l'esprit militariste qui a perverti le sens moral de la nation germanique et dévoreront nos descendants de la terreur qu'il prétend faire régner sur le monde. Après lord Haldane, M. Maurice Maeterlinck a prononcé un discours. Il a déclaré: "La Belgique a tenu ses engagements; elle se meurt; elle est morte pour les avoir tenus!" A ces mots, toute l'assistance, debout et toute vibrante, dans un élan d'enthousiasme indescriptible, a protesté avec la plus grande véhémence en criant: "Jamais! Jamais!"

DANS LES TRANCHEES

On nous écrit de Reims: Sur le centre du front, entre Reims et la Meuse, le calme est presque complet depuis plusieurs jours. Les tranchées françaises et allemandes en certains points sont si rapprochées, qu'entre deux attaques, qui se font de plus en plus rares, on s'investit de part et d'autre, comme dans Homère. Cette accalmie permet à nos troupes de se reposer. La température est devenue très favorable. Il fait un chaud soleil pendant la journée; les nuits sont fraîches, mais les soldats ont reçu des lainages et des couvertures. Pendant ces longs repos, il est des hommes — de notre côté comme du côté ennemi — qui trompent l'ennui de l'attente par des "bordées". Ces jours derniers, trois de nos lascars, désireux de varier l'ordinaire, sortent des tranchées et vont rendre visite à une ferme voisine où ils s'attablent. Surviennent sept soldats allemands poussés par la même envie. Les deux groupes se restaurent, en se surveillant. L'appétit satisfait, les trois troupiers français annoncent aux sept Allemands qu'ils les font prisonniers. Protestations des Teutons: "Nous sommes les plus nombreux; c'est vous qui êtes nos prisonniers!" Mais les Français n'entendent pas de cette oreille; ils menacent d'en découdre; sur quoi les Germains, bien repus et en mauvais état pour se défendre, consentent à se laisser emmener. Et nos trois lascars font une rentrée triomphale dans leurs tranchées. Autre anecdote qu'on colporte avec le succès que vous pensez dans nos lignes. Un de nos jeunes officiers, qui adore la fumisterie, se présente sérieusement devant un officier allemand qui avait été fait prisonnier avec un important détachement. Il lui raconte que la France et l'Allemagne se sont mises d'accord pour échanger un certain nombre de prisonniers, et qu'en conséquence, l'officier allemand est invité à désigner vingt hommes, outre lui-même, en vue d'un échange. L'Allemand va consulter ses hommes. Et quelques instants après, il revient avec cette simple réponse: — Ils aiment mieux rester. De ces deux anecdotes, il ne faut pas tirer d'excessives conclusions; et l'on aurait tort de généraliser des défaillances individuelles. Elles n'en constituent pas moins une indication non négligeable sur l'état d'esprit de l'ennemi.

Pourquoi vous tourmenter au sujet de vos cheveux

Le Devoir Sacré

Lord Haldane, lord chancelier, ancien ministre de la guerre, dans un discours qu'il vient de prononcer à Newcastle, a déclaré regretter que les Allemands, mécontents de leurs qualités, les aient prostituées au militarisme. Nous sommes en guerre, a-t-il dit, parce que c'était notre devoir sacré; nous combattons pour le droit. Nous sommes en guerre aussi parce que si l'Allemagne annexait la Belgique et la Hollande, écrasait la France et battait la Russie, l'Angleterre serait perdue. Plutôt que de voir cela, je préférerais voir l'Empire britannique périr maintenant avec honneur. L'Allemagne peut être admirablement préparée, mais ses forces s'usent contre des peuples ayant des ressources fraîches à mettre en ligne. La véritable lutte commence dans des conditions beaucoup moins avantageuses que ne le croyaient les Allemands il y a deux mois. Nous pouvons perdre des navires, subir des catastrophes, mais si nous tenons avec la dé-



Savon Cuticura Shampooing

En vous servant de temps en temps de l'Onguent Cuticura vous éliminerez les pellicules de votre cuir chevelu, supprimerez toute démangeaison ou irritation, et favoriserez la pousse des cheveux. RICHANTILLONS GRATUITS PAR LA POSTE. Le Savon et l'Onguent Cuticura sont en vente dans le monde entier. On envoie gratis un échantillon libéral, avec livret de 32 pages. S'adresser au "Cuticura, Dept. 10 B. Boston."